



Photo: S. Utrini.

Grive musicienne.

EN COMPAGNIE DE GILBERT PLAT LA CHASSE ET LES ANIMAUX DE CHASSE DANS LE LUBERON

Gilbert Plat, Maire de Cabrières-d'Aigues de 1973 à 1995, Président fondateur du Parc naturel régional du Luberon était aussi un chasseur actif, un observateur attentif de la nature. En 1971, dans le cadre de Journées organisées par le Collège scientifique de l'association Luberon-Nature, à la demande de Pierre Réal, son Président, il a donné deux conférences. Madame Suzanne Réal nous a remis des archives de son époux parmi lesquelles se trouvaient les textes de ces conférences. Un compte rendu, émaillé d'extraits, en avait été fait dans les Cahiers de Luberon Nature par Jean Tourette (1971), mais elles n'avaient jamais été publiées dans leur intégralité. Ces documents représentent un témoignage fort intéressant d'un bon connaisseur du gibier et du monde de la chasse à son époque. Leur publication est donc apparue comme une nécessité.

Afin de situer les mots de Gilbert dans leur contexte et de leur donner plus de perspective, nous avons demandé d'une part à Danielle Musset, ethnologue et Membre du Conseil scientifique du Parc et de la Réserve de biosphère et d'autre part à Jean-Pierre Peyron, ancien agent du Parc, ami de Gilbert Plat et, lui aussi, chasseur, d'écrire chacun un petit texte destiné à accompagner celui de ces conférences.

Pierre Frapa, pour la rédaction.

Mots-clés : chasse, gibier, Provence.

In the company of Gilbert Plat: the hunting and wild game in the Luberon

Gilbert Plat, Mayor of Cabrières-d'Aigues from 1973 till 1995, first president of the Natural Regional Park of Luberon, was also an active hunter, an attentive observer of nature. In 1971, he gave two conferences for the association Luberon-Nature, at the request of Pierre Réal, its President. Mrs Suzanne Réal gave us archives of her husband among which were the texts of these conferences. A report was presented in « Cahiers de Luberon Nature » by Jean Tourette, in 1971, but the conferences had never been published in their entirety. These documents represent a very interesting testimony about wild game and the world of the hunting in his time. Their publication appeared as a necessity. Danielle Musset, ethnologist and Member of scientific council of the Park and the Biosphere Reserve and Jean-Pierre Peyron, former agent of the Park, friend of Gilbert Plat and hunter too, wrote a small text intended to accompany these conferences and to place Gilbert's words in their context.

Pierre Frapa, for the editorial work.

Keywords : *Hunting, wild game, Provence.*

Danielle MUSSET: **Derrière le naturaliste, le « bon » chasseur**, p. 120

Jean-Pierre PEYRON: **Le point de vue d'un chasseur contemporain: la fin ultime du mésolithique?** p. 121

Gilbert PLAT: **La chasse et les animaux de chasse dans le Luberon (1971)** p. 123

DERRIÈRE LE NATURALISTE, LE « BON » CHASSEUR

Danielle MUSSET

La lecture du texte des conférences données par Gilbert Plat dans les années 1970 nous intéresse à plus d'un titre. Il y décrit minutieusement les principaux « animaux de chasse » du Luberon, leur habitus, leur mode de vie et cela dénote un sens de l'observation précis et précieux, en même temps qu'une empathie non dissimulée pour les espèces qu'il décrit. Ce sont des observations personnelles, vécues, prises sur le vif. Il constate les modifications de l'environnement, les conséquences sur la présence du gibier, s'interroge sur les responsabilités des uns ou des autres (les pesticides dans l'agriculture, l'abandon des terres et la reconquête de la végétation), présente ces évolutions comme irréversibles. Du moins le croit-il à l'époque. Car si certaines se sont confirmées, d'autres ont été déjouées par les années. C'est le cas par exemple des ongulés absents du Luberon lorsqu'il rédige son texte et dont on sait bien ce qu'il en est aujourd'hui : introduits il y a une trentaine d'années, certains comme le chevreuil ou le cerf se sont multipliés au point de faire l'objet d'une chasse sélective réglementée.

Mais si ces textes intéressent d'abord le naturaliste, ils intéressent aussi l'ethnologue car derrière l'observateur de la nature, se cache aussi le chasseur, son savoir-faire, les représentations qu'il a du monde animal, de son activité, et *in fine* de la société des hommes.

Il y a le bon et le mauvais chasseur. Celui à qui l'on parle est toujours le bon. L'autre, le mauvais, qualifié de viandard, est d'ailleurs (d'un autre village, d'un autre département, voire est Marseillais, et chasse plutôt en bandes). On connaît tous de bons chasseurs sympathiques. Le bon chasseur aime la nature, s'émerveille de l'observation des animaux, d'un lever de soleil, ne craint pas de revenir bredouille s'il faut épargner un bel animal.

Entre les lignes transparaissent des faits qui relèvent d'une culture locale de la chasse. Les grives font l'objet d'une description longue et précise : les diffé-

rentes espèces sont évoquées, avec leurs habitudes, leur mode d'alimentation, leurs particularités, leur caractère (la grive musicienne est « *timide* », la litorne est d'un « *tempérament instable* »...). Il donne le nom local des principales espèces et détaille les modes de chasse : le piégeage à la lecque (interdite il y a une trentaine d'années mais restée, quoi qu'on en pense, véritable emblème culturel de la Haute-Provence) et les autres pièges aujourd'hui interdits¹.

Les techniques de chasse au fusil sont aussi évoquées : chasse à la passée, utilisation des chilets pour imiter le cri de l'oiseau, chasse au poste avec utilisation d'appelants capturés à la glu.

Il s'attarde aussi longuement sur la chasse à la bécasse dont les adeptes parlent toujours avec passion, sa chasse est, dit-il, « *un sport difficile et plein de poésie* ». La bécasse qu'il nous décrit est un animal attentionné, sociable, sympathique.

S'il y a des chasses solitaires, il y a aussi des chasses en sociétés : les battues au sanglier, sans doute bien plus nombreuses aujourd'hui qu' alors, réunissent des équipes importantes de chasseurs avec une véritable organisation de piqueurs et de postés, aidés de meutes de chiens aguerris. Notre auteur ne mentionne guère ces pratiques...

Il y a enfin les anecdotes, les belles histoires qui se racontent entre amateurs et qui parlent d'intelligence des animaux et de chasseurs piégés. Et puis cette histoire de lièvre, forcément malin (ou peureux car telle est généralement sa réputation), qui se cache au milieu des brebis transhumantes pour changer de région, ni vu, ni connu. Mythe ou réalité ? Un témoignage y faisait allusion à Varages (Var), dans les années 1980 à propos du lièvre blanc : « *on ne croit pas à son existence mais il y a des lièvres tachés de blanc qui descendent des Alpes avec le troupeau de moutons* ». (Bouvier & Martel, 1986). Une enquête rapide auprès de chasseurs semble le confirmer : ils affirment que les lièvres se cacheraient bien au milieu des troupeaux transhumants ! Voilà une piste à suivre pour les chercheurs...

Notre naturaliste, arpenteur des collines et amoureux des animaux, dresse en filigrane son portrait de

1. L'association de défense des chasses traditionnelles à la grive des Alpes de Haute-Provence se bat actuellement pour le retour de la chasse à la lecque, au moyen d'un nouveau modèle sélectif.

chasseur solitaire. Comme d'autres avant lui, il a été initié à ce regard curieux et attentif à la nature par son grand-père. C'était ainsi que se faisait le passage de témoin, que commençait une passion pour la chasse.

PETITE BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BOUVIER Jean-Claude & MARTEL Claude, 1986. *Atlas linguistique et ethnographique de la Provence*, T. III, Paris, Editions du CNRS.

BROMBERGER Christian & DUFOUR Annie-Hélène, 1980 et 1981. Les paysans varois et leurs collines. Les enjeux symboliques d'une "passion", *Forêt méditerranéenne*, T. II, n° 2, 1980, pp. 193-200 et T. III, n° 1, 1981, pp. 45-56.

DALLA BERNARDINA Sergio, 1996. *L'utopie de la nature. Chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago.

FABRE-VASSAS Claudine, 1982. Le partage du ferum. Un rite de chasse au sanglier, *Études rurales* n° 87-89 (consacré à la chasse et la cueillette), pp. 377-400.

GOVOROFF Nicolas, 1985. *Espaces de chasse dans la haute vallée du Verdon*, mémoire de maîtrise d'ethnologie (Prof. Lavondes, dir.), Université Paris X-Nanterre, octobre 1985, 197 p.

GUYONNET Marie-Hélène, 2001. La chasse aux petits oiseaux et la dialectique Nord/Sud, in *L'environnement, question sociale. Dix ans de recherches pour le Ministère de l'environnement*, Paris, Odile Jacob, pp. 57-65.

LE POINT DE VUE D'UN CHASSEUR CONTEMPORAIN : LA FIN ULTIME DU MÉSOLITHIQUE ?

Jean-Pierre PEYRON

Le mésolithique qualifie cette période de la pré-histoire où l'Homme cesse progressivement d'être chasseur-cueilleur pour devenir éleveur et agriculteur. Loin de s'exclure les deux activités se sont combinées pendant longtemps jusqu'aujourd'hui où la chasse semble vouée à la désuétude.

Plus de 30 ans après la relation que Gilbert Plat faisait de la chasse dans le Luberon, des changements profonds mais feutrés sont venus bousculer le caractère immuable du monde rural ancien dans lequel Gilbert situait ses descriptions.

Au-delà de l'apparition de nouveaux modes de chasse (au sanglier, par exemple qui devient une chasse technologique avec des véhicules 4x4, des téléphones portables et le repérage des chiens au GPS), ces changements affectent le milieu naturel, la faune gibier et les rapports sociaux eux-mêmes.

La concentration de l'activité agricole a libéré de vastes espaces qui sont occupés par les taillis de chênes blancs ou verts et par les forêts de résineux. Soumis à la fermeture du milieu ces espaces ne sont pas favorables au petit gibier, notamment pour le lièvre et la perdrix rouge ; en revanche, ils deviennent propices à la grande faune des ongulés sauvages : cerfs, chevreuils, sangliers, daims et même chamois qui commencent à coloniser les versants sud des monts de Vaucluse et du Petit Luberon. Ce phénomène est renforcé par la mise en place de plans de chasse qui favorisent un contrô-

le accru de la pression de chasse sur ces espèces.

Du côté des humains, de véritables bouleversements sociétaux se conjuguent à un point tel que l'avenir même de la chasse traditionnelle et populaire s'en trouve menacé. Le moins perceptible mais peut-être l'un des plus puissants est à rechercher dans le statut salarié de la femme contemporaine. Peu encline à passer ses dimanches à attendre son chasseur de mari en faisant la cuisine, la vue du sang, le dépeçage ou le plumage du gibier la rebutent. Le nombre minuscule de femmes-chasseurs démontre leur désintérêt à partager cette activité avec leurs compagnons en même temps qu'elles revendiquent ce partage pour une multitude d'autres loisirs.

De leur côté les hommes-chasseurs vieillissent inexorablement ; il n'est pour s'en convaincre qu'à participer aux réunions des sociétés de chasse ou aux assemblées des fédérations. La dernière génération à fournir des effectifs conséquents est celle qui est née après la guerre. Dans ces conditions, et sauf évolution inattendue, les perspectives démographiques sont insignifiantes.

BIBLIOGRAPHIE

DEBENEST Daniel, 2007. Le sanglier, pilier de la chasse dans le département du Vaucluse. In *Actes du Colloque sur les modalités de gestion du sanglier*, Reims, 1^{er} et 2 mars 2007, Fédération nationale des chasseurs/Office national de la chasse et de la faune sauvage, pp. 51-58.

ONCFS, 2008. Cervidés – Sanglier. In *Rapport scientifique annuel*, Office national de la chasse et de la faune sauvage, Paris, pp.28-35.

ONCFS, 2010. Cervidés – Sanglier. In *Rapport scientifique annuel*, Office national de la chasse et de la faune sauvage, Paris, pp.28-35.

ORTEGA Y GASSET José, 2006. *Méditations sur la chasse*. Éditions du Septentrion, Québec, 149 p. (Édition originale de 1942, Traduit en français par DROLET C.A.).

Si l'on ajoute à ces bouleversements la montée des opposants à la chasse et la disparition de la paysannerie traditionnelle, tout nous conduit à penser que la chasse deviendra une activité marginale par rapport à ce qu'elle représente aujourd'hui et le mésolithique sera définitivement arrivé à son terme.

Pour conclure cette courte contribution, qu'il me soit permis d'emprunter à Louis-Gilles Francoeur deux phrases extraites de son introduction au célèbre ouvrage de José Ortega y Gasset « Méditations sur la chasse » :

« *Ce qui dérange le plus dans la chasse, c'est probablement qu'elle rappelle aux vivants de nos sociétés urbanisées la loi fondamentale de la nature, soit que la survie des uns dépend de la mort d'autres espèces, que la loi de la vie est aussi celle de la mort. Les paysans et les peuplades indigènes du monde entier le savent : ils vivent cette réalité tous les jours alors que les sociétés urbaines essaient par tous les moyens de l'occulter.*

C'est dans ce contexte de rupture avec la nature et d'isolement croissant des autres humains, que doit se renouveler la réflexion sur la chasse contemporaine ».

LA CHASSE ET LES ANIMAUX DE CHASSE DANS LE LUBERON

par Gilbert PLAT, professeur au CES de Pertuis

I^{re} PARTIE

Lorsque le Professeur Réal m'a demandé de faire un exposé sur les animaux de chasse et la chasse dans le Luberon, j'acceptai volontiers, pour deux raisons: la première parce qu'il est toujours agréable de parler de choses qui vous intéressent et d'essayer de communiquer aux autres un peu de sa foi; la deuxième, pour m'efforcer de montrer que le chasseur n'est pas toujours un être désagréable, qu'il n'est pas *a priori* un destructeur, mais plutôt un ami des bêtes et de la nature. Ce que je vais dire n'a rien de savant, je me contenterai de vous faire part de quelques observations personnelles et de quelques histoires qui m'ont été rapportées directement. Si vous me permettez, je vous parlerai aujourd'hui de la perdrix, du lapin, du lièvre, du sanglier et du renard. Nous aurons l'occasion, je pense, de voir d'autres espèces une autre fois.

La Perdrix rouge (*Alectoris rufa*) est sédentaire dans le midi de la France, en Espagne, dans le Nord-Ouest de l'Italie et dans le sud de l'Angleterre. C'est celle que nous avons l'occasion de rencontrer pendant nos promenades, principalement au printemps, au moment de l'accouplement. Plus tard, lorsque les perdreaux sont éclos, que les blés sont moissonnés, de grand matin ou à la tombée de la nuit, on peut observer toute une compagnie. L'envol d'une compagnie de perdreaux adultes est toujours spectaculaire, voire émouvant; le bruit de leurs ailes et les cris qu'ils poussent surprennent toujours le chasseur. Ceci rend le tir de ce gibier particulièrement difficile. Le débutant lâche ces deux coups de feu à bout portant, il a ensuite le plaisir de voir voler toute la compagnie intacte...

Le Luberon est encore peuplé en perdreaux mais sa chasse y est presque impossible à cause du couvert végétal qui est très dense et du relief trop tourmenté. Il m'arrive souvent de les entendre chanter. Au cours de l'automne dernier, par un de ces matins très clairs et très

calmes, j'ai entendu leur chant, les uns répondaient aux autres, ainsi de vallons en vallons; les plus proches de moi étaient à quelques pas, les plus éloignés, je ne sais pas... Sans doute que ce jour-là, tous les perdreaux du Luberon étaient en fête.

Comment expliquer cette densité encore forte de perdreaux dans notre montagne? Je me suis posé cette question et j'ai trouvé, je crois, une explication.

Dans les terres cultivées ou aux abords, ce gibier se plaît beaucoup car il y trouve plus facilement sa nourriture; malheureusement, il y trouve aussi le poison (insecticide, pesticide...) qui provoquera la disparition de son espèce. À l'ouverture de la chasse, on peut encore lever quelques compagnies, souvent peu denses, dans les zones de cultures; le bon chasseur a la possibilité d'inscrire à son tableau une ou plusieurs pièces de ce beau gibier. Après quelques jours, les rescapés, effrayés par les coups de feu, changent peu à peu leurs habitudes; ils mangent la nuit et, au petit matin, ils regagnent la montagne où ils finiront par demeurer. Là, dans un milieu naturel, ils peuvent lutter à égalité de chances et ainsi se maintenir.

C'est en quelque sorte le chasseur qui a rabattu ce gibier dans des zones plus saines. Ainsi, sans en avoir l'intention, le chasseur peut participer à la préservation d'une espèce.

Chacun de nous a entendu parler de la perdrix qui fait la blessée pour sauver ses petits; les petits perdreaux ont eux-mêmes un instinct de conservation peu commun. Je circulais sur un chemin, lorsque toute une couvée traverse devant ma voiture; je m'arrête pour les observer, mais je ne vois plus que la perdrix debout, immobile; je m'approche; elle fait un vol qui ressemble davantage à un saut; j'ai beau écarquiller les yeux, je ne peux repérer un seul des petits; pourtant, à cet endroit aucune végétation, le sol est couvert de cailloux. Je regagne mon véhicule, je m'assieds et surveille avec la complicité du rétroviseur; c'est alors que je vis, un à un,

les petits perdreaux sortir de terre, entre les pierres, s'ébrouer et partir à la course dans la direction de leur mère. Cette histoire nous montre que la perdrix est très rustique, qu'elle sait fort bien se défendre face à un ennemi direct. Seulement, elle ne sait pas que tel insecte qu'elle picore vient d'être empoisonné par un insecticide et elle s'empoisonne à son tour.

Des essais d'acclimatation ont été faits pour d'autres perdrix : Perdrix choukar et Perdrix grise; les résultats ont été décevants. Il nous appartient donc de préserver particulièrement celle qui fait partie de notre terroir.

Le lapin est aussi un gibier de notre montagne. Avant l'épidémie de myxomatose il avait conquis presque tout le massif, en remontant les ruisseaux, les vallats. Il se fixe alors dans les sols marneux, dans lesquels il peut creuser ses terriers ou, dans les conglomerats souvent truffés de cavités. Il ne se terre pas toujours, il vit aussi dans les taillis à proximité d'espaces découverts. Il semblerait toutefois, qu'il ait gagné en altitude pour fuir les lieux surpeuplés de la plaine. Aujourd'hui, il ne s'est maintenu qu'en deux ou trois endroits bien précis, mais sa densité n'atteint pas la limite au-delà de laquelle il cherche à s'étendre. Régulièrement, toutes les années à la même époque, il est décimé par la maladie. Il faut reconnaître que le lapin provoque des dégâts importants aux cultures, aux forêts. D'un autre point de vue, on peut considérer qu'il constituait un gibier de base, et, à cause de cela, d'autres gibiers se trouvaient épargnés : lièvres, perdrix et même sanglier. Après sa disparition, beaucoup de chasseurs de lapins ont raccroché puis se sont reconvertis.

S'il était un gibier à la portée de la plupart d'entre nous, il était également la base de la nourriture de nombreux prédateurs qui épargnaient, de ce fait, d'autres espèces et qui assuraient mieux leur propre développement. On peut donc estimer que la disparition du lapin a provoqué un déséquilibre.

Seul le **lièvre** s'est réjoui de la mort du Janot, vous comprendrez tout à l'heure pourquoi. Le lièvre que nous avons dans le Luberon est le « *Lepus europaeus* », l'espèce la plus courante. Le chasseur croit à plusieurs races à cause de la couleur de son pelage qui peut aller d'un

roux très vif à un gris très clair, très pâle. Il semblerait que cela soit dû avant tout au phénomène d'homochromie : le lièvre prend en quelque sorte la teinte du sol sur lequel il a l'habitude de se gîter. Le lièvre préfère certains quartiers, mais on peut estimer qu'il pourrait occuper tout le massif. Les endroits découverts, les graviers, les futaies sont des lieux qu'il affectionne car il peut s'y déplacer à son aise et fuir pour se défendre. Son rayon d'action est assez réduit : un ou deux km, mais parfois, sous la poussée des chiens, un jour où la voie est favorable, il peut être entraîné plus loin, à cinq ou six km.

Le lièvre est sédentaire, toutefois certains prétendent, qu'il descendrait des Alpes avec les transhumants en octobre, novembre. Il se mêlerait aux moutons et ferait une partie du trajet avec eux. Des bergers l'auraient vu, se dissimulant dans la partie la plus compacte du troupeau. On constate en effet, après deux mois de chasse qu'il devient très difficile de lever un lièvre dans un périmètre déterminé; le chasseur a une impression de désert. Puis, en fin de saison, le lièvre réapparaît en assez grand nombre. Il s'agirait de ces lièvres venus hiverner avec les « escabots ». Pour ma part, je pense que ces lièvres proviennent d'endroits où ils sont moins chassés, des réserves, ou alors ils remontent des zones cultivées. C'est la saison des vendanges, des labours; après les premiers froids, le couvert végétal s'appauvrit rapidement; la chasse à la grive bat son plein, les coups de feu crépissent de toutes parts. Le lièvre est dérangé, il regagne le massif. Je sais aussi que tel lièvre choisit son quartier pour diverses raisons : exposition, nature du terrain, nourriture. Si ce lièvre vient à disparaître, après quelques jours, son voisin qui occupait un coin moins favorable viendra prendre possession des lieux.

Le lièvre a de nombreux ennemis, le pire est sans doute le renard. Il constitue une des bases de l'alimentation des carnassiers. Il est sujet à plusieurs maladies et épizooties, ce qui explique sa quasi-totale disparition dans les années 55-60. Heureusement, il compte parmi les créatures dont l'abondante reproduction compense les faiblesses. La hase peut être saillie de nouveau, quelques jours avant de mettre bas : c'est le phénomène de superfétation qui rapproche considérablement les portées. Même le lapin attaque le lièvre à coups de pied et de dent. Mon voisin me racontait avoir assisté à l'un de ces combats; le lièvre vaincu a dû fuir, poursuivi par le lapin.

La chasse du lièvre se pratique dans le Luberon, le plus souvent au chien courant et à tir. Tous ces adeptes sont animés d'une grande passion pour les chiens, de cette passion qui animait les veneurs d'autrefois. On a souvent dit de la vénerie qu'elle était un art; j'en suis de plus en plus convaincu. Dans notre montagne, le lièvre est dans un milieu naturel dont il fait partie et qu'il sait pleinement utiliser pour son autodéfense. De ce fait, sa chasse y est très difficile. Certains chasseurs font preuve d'un sens inné, aussi bien dans la conduite des chiens que dans la façon de chercher leur gibier pour le faire lever, dans la façon de le retrouver quand, par ses ruses, il a pu tromper ses poursuivants, les mettre en défaut. Certes, on peut acquérir une expérience à force de pratique, mais la réussite dépend d'un trop grand nombre de facteurs. Deux parties de chasse sont toujours différentes, aussi le chasseur doit-il se laisser guider par son intuition. L'histoire peut en attester.

Un jour de pluie, mes chiens prennent connaissance d'une voie, il est huit heures, fin novembre. Ils la suivent très difficilement tant le sol est détrempé; souvent ils la perdent mais ils sont tenaces et je les encourage. À 11 heures, rien. Après avoir battu tout un quartier, je me demandais où ce lièvre pouvait bien être, peut-être sur un clapier! Je guide la quête des chiens en fonction de ce raisonnement. Vers midi, découragés, nous abandonnons. À quelques pas de là coule une source, mes bêtes la connaissent bien et s'en approchent pour boire, je les suis car dans cette direction, le chemin sera plus court pour rentrer. En amont et en aval de la source, le sol est détrempé et recouvert de joncs, de toutes ces hautes plantes qui poussent dans ces lieux humides. C'est un peu contre mon gré que je traverse ce petit marécage quand tout à coup, à mes pieds, bondit mon capucin qui fut en quelques sauts hors de portée de fusil. L'effet de surprise fut total autant pour moi que pour les chiens qui engagent aussitôt la poursuite. L'important fut pour moi de chercher le gîte. Je le trouvais rapidement. Il était grand, en creux et rempli d'eau de 3 à 4 cm, encore troublée par le brusque départ du « bossu ». Mon lièvre était bel et bien couché dans l'eau par un jour d'automne où le ciel est très bas et qu'il tombe cette petite pluie fine et froide. Vers 16 h, je rentrais une fois de plus bredouille de cette agréable partie de chasse placée sous le signe de l'eau.

Le sanglier, animal antédiluvien qui fait preuve d'une grande vitalité et qui exprime le mieux la sauvagerie de la forêt, vit dans notre montagne. Longtemps traité comme nuisible, il est aujourd'hui classé gibier. Ainsi, quand les fusils se taisent, il peut se reproduire en paix. Depuis il est redevenu assez abondant. Il ne se localise pas dans des endroits précis, on peut le rencontrer un peu partout. À ce propos, j'évoquerai les conditions naturelles exceptionnelles dont il peut profiter. Le Luberon, de par sa position géographique et son orientation subit des influences climatiques diverses. Pendant l'été, le sanglier fera sa bauge dans le fond des vallons frais et humides parmi les buis géants du versant Nord; à la saison des pluies et du froid, il pourra venir hiverner dans les coteaux ensoleillés du versant sud. De nombreux microclimats impliquent une très grande variété dans la végétation. Le sanglier est un omnivore, ainsi selon les saisons, il trouvera les baies et les fruits dont il se nourrit. Chaque année, une au moins des espèces de chênes porte des glands, base de son alimentation. Quelques hêtraies ajouteront à son menu les faines dont il est friand. Enfin il pourra fouiller à loisir l'épais tapis d'aiguilles des pinèdes où il trouvera toutes sortes de vers, vers blancs, souris et mulots.

Le sanglier adore se souiller, c'est-à-dire se vautrer dans la boue d'un creux; son instinct le guidera vers les points d'eau et les dépressions humides des sols marneux ou argileux du massif. Couvert de boue, il va ensuite se frotter contre un arbre isolé dont il enduit le tronc; il choisit parfois deux arbres assez rapprochés. Il se place entre eux et peut ainsi se frotter alternativement le flanc droit puis le gauche sans se déranger. Il en arrive parfois à les écorcer jusqu'à une hauteur voisine d'un mètre.

Peut-on considérer le sanglier comme sédentaire chez nous? Je ne le pense pas, étant donné que sa densité est très variable. Il est évident que certaines années où les chênes produisent beaucoup de glands, des laies mettent bas en ces lieux où la nature leur promet d'assurer la vie de leurs marcassins. Le cochon, comme on l'appelle souvent, est un migrateur. Il semblerait plutôt que nous soyons situés sur un itinéraire de migrations. On m'a affirmé avoir tué, au pied de la montagne de Lure, une bête dont l'estomac contenait du riz. Ceci peut nous donner un renseignement intéressant, d'abord en

ce qui concerne le lieu de provenance et partant de là, la distance que peut couvrir un tel animal en quelques heures; ensuite, pour ce qui est de la direction suivie: la Camargue, le Luberon, Lure, les Alpes puis le Jura et les Vosges ou la Suisse et la Tchécoslovaquie, cette direction pouvant être prise dans les deux sens.

Les bouleversements que l'homme fait subir à la nature déterminent, sans doute, des changements dans les mœurs du sanglier. La traversée d'un détroit, d'un fleuve, d'une rivière est pour cette espèce particulièrement robuste une simple formalité, mais le franchissement d'une autoroute ou d'un canal aux parois cimentées lui pose un problème insoluble. Ainsi, nous comprenons que le sanglier se soit fixé dans des régions où il ne faisait que passer.

On chasse la bête noire dans le Luberon; c'est une très belle chasse; elle se pratique en battue, en équipe avec l'appui indispensable de chiens courants. Les chasseurs se postent dans des endroits réputés favorables au passage de la bête poursuivie par les chiens ou alors à proximité des « souillards ». Cela paraît simple, mais la réalité est bien différente; certains chasseurs restent parfois plusieurs années sans avoir l'occasion de tirer ce gibier.

Si le sanglier a une vue médiocre, il a par contre une ouïe et un odorat très développés. La race a su s'adapter; les sujets les moins méfiants se font tuer rapidement, les autres, qui ont un instinct supérieur, s'échappent et risquent d'engendrer des marcassins qui auront les mêmes qualités.

Le sanglier n'attaque pas l'homme tant qu'il peut l'éviter « mais quand il est échauffé ou courroucé ou blessé, il court sus à tout ce qu'il voit devant lui ». En témoigne cette courte histoire. Un chasseur, après avoir tiré ses deux coups de feu sur un gros mâle, se voit chargé par celui-ci. Dans un réflexe de protection, il présente son fusil vide à la bête furieuse et fait un bond en arrière; celle-ci sans dévier de sa trajectoire, fonce et passe sa tête entre l'arme et la bretelle pendante. Vous imaginez la surprise, le désarroi et la colère de notre ami, de voir son gibier non seulement le menacer mais lui échapper et fuir le fusil en bandoulière...

Je terminerai par quelques propos sur **le Renard** (*Vulpes vulpes*). On rencontre chez nous deux types qui diffèrent par la couleur de leur pelage; l'un est très brun, le renard charbonnier; l'autre est d'un jaune sale. On le rencontre dans tout le massif, mais il affectionne particulièrement les endroits rocheux où des cavités naturelles lui fournissent des abris sûrs. Il utilise souvent des terriers abandonnés de lapin ou de blaireau, parfois il les partage avec eux. Il fréquente aussi les épais taillis, à la limite entre les chênes blancs et les chênes verts; les passages qu'il se fraye au travers de ce fourré doivent lui rappeler les galeries du terrier et lui donner une impression de protection et de sécurité.

Bien que sa chair ait été particulièrement appréciée par nos ancêtres du néolithique, il semble que nos cuisinières n'ont pas su par leur tour de main, révéler sa valeur gastronomique! C'est sans doute à cause de cela que le Goupil est autant dénigré par les chasseurs. Nos amis anglais le chassent encore à courre; nous autres le chassons par obligation. En effet, les senteurs laissées par cet animal sont assez intenses, aussi les chiens se laissent-ils souvent tenter par cette voie facile à suivre. Ainsi, une partie de chasse au lièvre ou au sanglier, longuement préparée à l'avance, risque en un instant d'être transformée en une partie de chasse au renard. Ce qui ne plaît pas toujours!

Dans notre milieu d'agriculteurs, de paysans, chacun a dans les yeux l'image d'un carnage fait par le renard dans le poulailler, en une nuit. Ceci peut expliquer ce sentiment de haine parfois exagéré, mais durable que l'on a vis-à-vis de cet animal. On l'accuse des pires méfaits. Ce n'est pas toujours faux. Au moment des nichées, on trouve à l'entrée des terriers des plumes de perdreaux; des coquilles d'œufs de perdreaux. Dans leurs fientes on reconnaît du poil de lapin, de lièvre.

D'autre part, les chasseurs mieux que quiconque sont conscients de la densité du renard dans le Luberon; elle est vraiment importante et je comprends que certains soient inquiets quant au destin du gibier de repeuplement, surtout dans les jours qui suivent les lâchers.

Deux amis ont tué, dans un même quartier relativement restreint, au cours d'une saison de chasse, dix

renards. Après la première chute de neige on est allé voir; d'après les traces relevées on peut dire qu'il en restait tout autant. Dans ces conditions, il est bien évident que le renard, facteur d'équilibre, risque de provoquer un grave déséquilibre où les espèces les plus touchées seraient celles qui donnent à la chasse sa raison d'être. N'est-ce pas là justement que l'homme doit jouer son rôle de prédateur?

Certes, notre Luberon est encore riche de ces familles d'animaux mais les populations ne sont pas assez importantes. Mis à part les oiseaux, les espèces sont peu nombreuses; certaines ont disparu à jamais; notamment celles de cervidés dont il est fait état dans des archives de nos pays, datant de la fin du Moyen-Âge. Il est de notre devoir de préserver et maintenir celles qui subsistent.

Pour retenir le gibier dans le massif, c'est-à-dire en milieu naturel où il se défend bien, on pourrait prévoir des espaces régulièrementensemencés.

Dans un délai très courts, les routes et les chemins qui traversent ou qui pénètrent au cœur du massif risque d'accroître le déséquilibre. En effet, ces voies ouvertes en pleine nature gênent la quiétude des animaux, favorisent le braconnage sous ces formes modernes, ainsi que la mécanisation de l'acte de chasse. La politique routière pourrait être réduite, non seulement pour que les chasseurs disposent d'un territoire non dangereux pour le public, mais surtout pour la protection du gibier.

J'ajouterais, enfin, que si la chasse pratiquée dans la plaine est critiquable à beaucoup d'égards, surtout pour les oiseaux, celle qui a pour cadre le Luberon est infiniment plus correcte.

(À suivre)



Photo : C. Tardieu.

Lievre d'Europe.

2^e PARTIE

L'occasion m'a été donnée l'an dernier de vous entretenir sur le même sujet, et, d'emblée, je vous ai parlé de plusieurs espèces: de la perdrix, du lapin, du lièvre, du sanglier et du renard. Je viens de réaliser que celles-ci sont de loin, les plus importantes, aussi aurais-je dû réserver une ou deux pour mon exposé d'aujourd'hui.

J'espère toutefois avoir encore la matière nécessaire pour capter votre attention un moment sans trop vous ennuyer, pour intéresser tous les amis de la nature et éventuellement les quelques chasseurs présents dans notre assemblée. D'ailleurs, les animaux de chasse dont il va être question peuvent fort bien donner prétexte à l'acte de chasse pendant toute une saison: ces animaux sont les grives et la Bécasse. Parlons d'abord des grives et des merles.

Ces oiseaux appartiennent à la riche et vaste famille des Turdidés, passereaux qui cherchent leur nourriture surtout à terre. En conséquence, leurs pattes sont assez fortes. Les Turdidés montrent entre eux une grande similitude d'allure lorsqu'ils sautillent, courent, s'arrêtent brusquement tête haute et corps dressé, agitant nerveusement les ailes et la queue. Leur activité n'est pas seulement diurne mais crépusculaire, ce que font présumer leurs grands yeux.

Ils font leurs nids dans les arbres ou les buissons, rarement à terre. Ils tendent à s'adapter au milieu humain et à devenir familiers; en Angleterre, en Allemagne, ils peu-

plent souvent les parcs et jardins publics, en France, c'est différent, leur grosseur et leur chair les exposent aux poursuites des chasseurs; à cause de cela, ils se cantonnent plus volontiers en pleine nature et se déplacent beaucoup pour trouver leur nourriture.

Dans nos pays, nous distinguons des espèces diverses:

La Grive litorne (*Turdus pilaris*), son nom populaire « Tiatia » ou plutôt « Tchatcha » chez nous rend assez bien le cri ordinaire de la litorne.

« Tchatchatchat » une grosse grive s'envole du vieux pommier tordu qui garde à ses branches quelques fruits desséchés: une aubaine pour notre litorne en ce mois de décembre! Elle rejoint là-bas sous les arbres d'un verger, toute une compagnie en train de piquer les restes de pommes dispersées à terre. Les grives litornes ne cherchent presque jamais à se cacher, au contraire: elles aiment à vivre à découvert, pâturer dans les prés et se percher bien en vue à la cime des arbres. Mais leur vigilance est grande car ce sont des oiseaux farouches, d'un tempérament instable. Alertées, elles dressent leur tête et montrent leur poitrine roux doré, piquetée de points noirs, et leur ventre blanc. Quelques sauts inquiets, c'est le départ: une quinzaine de litornes s'envolent avec des protestations criardes. Le régime alimentaire de la litorne, de l'automne au printemps est fait de baies de toutes sortes; à la belle saison, les insectes, les araignées, les vers et mollusques terrestres remplacent totalement les végétaux.

La Grive musicienne (*Turdus philomelos*), nous l'appelons communément « Tourde » ou « Tourdre » « vendangeuse » ou « vendangette ». Tôt réveillée, elle monte à la pointe fine du cyprès et lance dans le petit jour ses strophes claires au rythme alerte... Une autre lui répond, puis deux, puis cinq, et en un instant le concert s'étend comme pour saluer la lumière qui envahit le ciel. Cependant, le trait dominant de son caractère est la discrétion, où plutôt la timidité. Elle aime à rester à couvert dans les bois et fourrés, s'en écarte peu et s'y réfugie à la moindre inquiétude. Les couleurs sobres de son plumage lui confèrent l'invisibilité. Dans le régime très varié de cette espèce, la prépondérance appartient au règne animal. Elle est friande de limaces, d'escargots. Si vous trouvez une pierre plate ou pointue émergeant à peine

du sol et entouré d'un amas de débris de coquilles, vous saurez que c'est l'enclume favorite de la Grive musicienne. S'étant saisi d'un escargot par le bord externe de sa coquille, l'oiseau frappe la partie dorsale à coups redoublés contre le caillou, et la brise pour accéder au corps succulent de l'animal, qu'elle met à nu et frotte contre le sol avant de l'avalier. Elle prend volontiers à terre les fruits tombés mais aussi à l'arbre ou à l'arbuste. En automne, dans notre pays, elle se gave goulûment de raisins: pour cette raison nous l'appelons la « vendangette ». Nous comprenons assez mal son nom de musicienne; la raison est qu'elle chante peu chez nous. Cette grive n'est pas sédentaire et la règle veut que seule les nicheurs sur leur territoire chantent et la vigueur de leur chant est très supérieure sur les lieux de nidification. De son répertoire très riche, nous ne connaissons que le tchic, tchic... pas très musical qui est un avertissement, un appel; ce qui lui vaut le surnom pas très flatteur de « chiqueuse ». Au cours de son passage, cette grive séjourne dans les taillis, les broussailles, le maquis, elle est surtout campagnarde. Il est bon de noter que dans d'autres régions, principalement à l'ouest du continent, l'oiseau farouche des forêts s'est adapté à la civilisation, chante au faîte des maisons, pâture sur les pelouses et dans les potagers aussi naturellement que le merle, tout en conservant les autres traditions de son espèce. On peut se demander s'il ne se forme pas une population particulière de tradition « anthropophile » et psychologiquement distincte de celle des bois.

La Grive mauvis (*Turdus iliacus*), pour nous, c'est la sifflieuse à cause de ses cris fins, étirés et pénétrants que nous entendons souvent, même la nuit, au-dessus de nos villages en novembre ou décembre. Cette grive paraît plus fine et plus délicate que les autres. Ses allures à terre et au vol rappellent plutôt celles de la musicienne avec laquelle elle peut se confondre à première vue. Sociable, elle apparaît en troupes lâches et même en volées importantes, volontiers associées à celles des litornes, dont elle partage le mode de vie lors de leur passage en Luberon. Elle est moins avare de son chant que la musicienne; à la fin de février, il n'est pas rare de découvrir une cinquantaine de Mauvis babillant au sommet des arbres; de tels chœurs saluent parfois les belles journées de fin d'hiver.

La Grive draine (*Turdus viscivorus*), c'est la seule espèce parfois sédentaire en Haute-Provence, ce qui lui a valu le nom de « Payse ». Il semble toutefois que la présence continue de cet oiseau dans notre pays soit de plus en plus rare. Il est devenu exceptionnel de rencontrer un couple nicheur. Pourtant, il n'était pas rare, lorsque j'étais enfant, que mon grand-père m'emmène, en secret, voir un nid de grive avec ses quatre ou cinq œufs un peu verts parsemés de taches brunes dont nous suivions l'évolution, discrètement, jusqu'à l'envol des petits.

C'est la plus grosse de toutes les grives; elle est farouche, toujours sur ses gardes, prompte à la fuite. Elle aime avoir de l'espace autour d'elle et la vue libre. Ce principe détermine son existence et l'empêche d'être un oiseau des forêts. Assez sociable, çà et là elle s'égaïlle ou se rallie non sans cris et querelles. À partir de l'automne mais surtout en hiver, les baies de gui lui procurent des ressources précieuses grâce auxquelles cet oiseau robuste peut subsister. On l'accuse d'être la principale responsable de la propagation de ce végétal parasite. En effet, avalant la baie entière, elle ne digère qu'une partie de la pulpe visqueuse; l'enveloppe, la graine et le reste du mucilage passent dans les fientes et parviennent avec elle sur les rameaux des arbres où se pose l'oiseau.

Depuis plusieurs années et de plus en plus, à l'approche des fêtes de Noël, de même que le houx, le gui prend une valeur commerciale; des gens de toutes sortes viennent le cueillir et l'emportent par fourgons complets vers la ville. Est-ce là une cause de la disparition de notre « Payse » qui, ne trouvant plus cette nourriture dont elle est friande, boude nos campagnes?

L'esprit agressif des draines a souvent l'occasion de se manifester contre les éperviers, les corneilles, les pies et les geais, les écureuils. Elles les attaquent avec des cris furieux; elles ne savent pas être discrètes, aussi leurs nids sont-ils souvent pillés.

Le Merle noir (*Turdus merula*), au début du XIX^e siècle, était considéré comme un oiseau des bois farouche et solitaire. Il l'est encore maintenant, aux lisières des forêts, dans les régions peu habitées, qu'il abandonne presque totalement en automne. Peu à peu, l'espèce s'est installée dans les haies, les bosquets, les jardins en

modifiant son comportement. La conquête du milieu suburbain lui a profité. En transformant la nature à son idée, l'homme ne pense guère aux répercussions que son activité peut avoir sur les autres êtres vivants. Bien des espèces se voient éliminées par la modification de leur milieu. D'autres plus souples, ont appris à en tirer parti, à modifier en conséquence leurs réactions et leurs mœurs. Le Merle noir est une illustration de ce cas. Quand il vit dans les bois, à l'écart, il conserve intact le naturel sauvage inquiet et méfiant de son espèce. Le « civilisé » accoutumé aux allées et venues des humains, à leur trafic, à leurs bruits, s'est libéré des craintes ancestrales, il ne fuit plus les regards, il est parfois confiant tout en gardant ses distances. Sa sauvagerie s'est émoussée, il a gagné en hardiesse et en sociabilité, son concept du territoire s'est rétréci peu à peu et l'oiseau est devenu sédentaire dans une large mesure. Son tempérament s'exprime abondamment dans ses cris et avec de nombreuses nuances. Lorsqu'il est modérément excité, ses cris sont isolés, étouffés, dénotant une inquiétude; ils se répètent avec davantage d'accent si la nervosité croît. La surprise, ou une violente émotion, s'exprime par une clameur éperdue en crescendo strident, une clameur de détresse; on jurerait qu'il s'étrangle de terreur mais c'est souvent pour un rien. Quelquefois, cette attitude est provoquée par l'apparition d'une autre bête, le chasseur le sait; averti, il prépare son arme et reste attentif; ainsi le merle se rend coupable de complicité inconsciente. Ces cris d'une extrême vivacité, contrastent avec le chant du merle, paisible, un brin solennel à cause de la lenteur de son phrasé. Ses strophes durent plusieurs secondes séparées par de brefs silences. Ce sont surtout des sifflements. Chaque individu possède un répertoire plus ou moins riche de motifs variés, certains d'une grande beauté; et encore introduit-il sans cesse des variantes dans ses chansons. La plupart des aliments du merle sont recueillis à terre. Sous les arbres, les feuilles mortes recèlent une faune abondante que l'oiseau exploite avec persévérance: d'un mouvement vif, le bec et la patte avancée les éparpillent; parfois, c'est un petit bond des deux pattes qui chassent en arrière les feuilles sèches. Le bruit causé par ces explorations dans le sous-bois est tel qu'on croirait plutôt à la présence d'un homme ou d'un autre animal qu'à celle d'un merle. Même les chasseurs se laissent prendre.

L'expression « offrir un merle blanc » n'est pas

dénuée de sens; en effet, il s'agit d'une anomalie pathologique: l'albinisme. Je n'ai jamais eu l'occasion de voir un merle albinos total; les albinos partiels sont moins rares, j'en ai vu plusieurs dont un qui avait la moitié des recrètes blanches. Il ne faudrait pas croire que le « Merle à collier » est un Merle noir atteint d'albinisme partiel: il s'agit d'une espèce particulière: **le Merle à plastron (*Turdus torquatus*)**: que les habitués du Luberon connaissent certainement; les chasseurs l'appellent « grive colerette ». Le mâle est noir brunâtre avec une bande pectorale blanche en croissant. Chez la femelle, le plastron est plus petit et lavé de roux. Il est surtout montagnard, sa présence au sommet de notre montagne n'est pas fugitive; il est de passage en colonies plutôt lâches dans la deuxième quinzaine d'octobre, souvent au cours d'une période de pluies et de brouillards, on peut le voir toujours sur le versant nord à proximité des conifères. Son apparition en plaine est accidentelle. En Europe centrale, où il niche, son milieu caractéristique se situe à la lisière supérieure des forêts jusqu'à la zone des arbrisseaux et des aulnes; il fréquente même les rochers et les éboulis proches des névés.

Mis à part le Merle noir, en partie et exceptionnellement la Draine, toutes ces espèces de grives sont des oiseaux de passage dans notre région. La période de migration s'étend de la deuxième quinzaine de septembre jusqu'à la première décennie d'avril. La plupart peuvent hiverner; avec des périodes de mouvements plus au sud ou plus au nord suivant les intempéries, le gel et la présence de nourriture.

Les lieux de nidification se situent dans les vallées des Alpes, en Suisse, en Europe centrale et septentrionale. La première ponte commence en mars ou avril selon la précocité, la seconde fin juin, une troisième couvée est assez fréquente; on peut noter parfois quatre nichées successives. En ces endroits de reproduction, la société des grives crée une zone de « sécurité » reconnue et utilisée par d'autres espèces venant nicher sous sa « protection ». On assiste à une symbiose de nidification avec la Pie-grièche par exemple, non pas fortuite, mais amenée par le profit réciproque des moyens de défense contre les cervidés. Éperviers et faucons hobereaux sont également chassés par les bandes de grives acharnées

et criardes. Elles attaquent l'intrus près de leurs nids et le bombardent de déjections...

La chasse de la grive est l'une des plus anciennes dans notre région. L'une des raisons, nous l'avons déjà dit, est la taille de l'oiseau et la qualité de sa chair; la baie du genévrier est souvent consommée par la grive; quand le sol est pris par le gel ce fruit peut devenir sa nourriture exclusive. Les boules de genévrier ne sont pas digérées en totalité, notamment la peau et les graines garnissent l'intestin et lors de la cuisson, le plus souvent « à la broche », s'exhale un fumet particulièrement agréable et toute la chair se trouve imprégnée d'un goût fort apprécié des gourmets. Une autre raison est sans doute son abondance pendant les mois d'automne et d'hiver; puis il faut le dire, le chasseur est souvent moins respectueux envers les animaux de passage.

Les procédés de chasse ont évolué; longtemps on a employé les pièges. D'abord « la lecq » constituée par une pierre plate, une « lause » (comme on dit chez nous) maintenue redressée en équilibre sur le sol par trois baguettes judicieusement taillées et calées contre une autre pierre placée à une distance calculée de la première; entre les deux, l'appât: un rameau de genévrier portant plusieurs fruits. Pour accéder à ces baies, la grive doit se poser sur l'une des baguettes ce qui rompt l'équilibre de l'ensemble et l'oiseau se trouve pris. On a utilisé également pour la Grive musicienne et le merle « le lacet », « le collet » puis le piège métallique à ressort. Tous ces moyens sont aujourd'hui rigoureusement interdits; sauf dans deux cantons des Hautes-Alpes où la lecq est encore autorisée.

Maintenant, on chasse la grive au fusil, on est moins avare de cartouches. La seule espèce protégée est le Merle à plastron. Les façons de chasser sont multiples: certaines sont très sportives. Il faut être un bon marcheur et fin tireur pour mettre à son tableau quelques grives « vendangeuses » en allant de l'avant pour les faire s'envoler à bonne portée, dans une direction suffisamment dégagée pour pouvoir les tirer car leur vol est rapide et souvent tortueux.

« Chiler » les grives ou les merles, cela veut dire imiter leurs cris, mais pas n'importe lesquels: ceux qui sont

des appels susceptibles de les attirer. Il faut être observateur de qualité, avoir une oreille parfaitement exercée, être rusé. Le bon « Chilleur » est rare; « il a comme un don », vous diront les autres chasseurs. Il utilise tout un jeu de « chilets » qui sont des appeaux, le plus souvent fabriqués par lui-même; il est seul à savoir s'en servir efficacement. De plus il doit utiliser au mieux le milieu naturel pour se dissimuler: un tronc, une branche, un buisson... et être prompt pour le tir.

La chasse « à la passée », le soir à la tombée du jour lorsque les grives remontent de la plaine vers la forêt donne lieu à une véritable fusillade, très peu meurtrière en vérité, car les grives qui ont des notions de balistique calculant la portée des plombs et établissent en conséquence la trajectoire de leur vol.

Lorsque l'âge vous gagne, que vos jambes ne vous permettent plus de longues marches à travers la campagne, vous pouvez encore chasser la grive: « au poste », à la « cabane » comme on dit chez nous. Il faut effectivement en construire une, à proximité d'un ou plusieurs arbres sur lesquels viendront se poser, si vous avez un peu de chance, les « siffleuses » et les « tchatchas ». Pour les attirer, vous pouvez utiliser la complicité de plusieurs appelants qui sont des grives vivantes retenues dans des cages individuelles. Il s'établit un dialogue entre elles et celles qui peuplent les environs; quelques-unes de ces dernières se laissent parfois convaincre et volent jusqu'à l'arbre maudit. Les adeptes de cette chasse prétendent que ce dialogue très varié peut s'interpréter, se comprendre, mais que l'issue ne peut pas se prévoir: c'est là l'intérêt de cette chasse. Quelques imprévus peuvent toutefois apporter un agrément supplémentaire ou un désagrément. C'est le cas pour ce chasseur qui, depuis la pointe du jour est installé inconfortablement dans sa cabane; il a déjà mangé son casse-croûte et fumé plus d'une cigarette. Ces appelants se sont tus, il commence à s'impatienter et ne surveille plus la cime du grand chêne. Pourtant un froissement d'ailes et la vision d'une ombre lui rappellent qu'il est à la chasse... Droite et fière, relevant la queue par petits coups secs, comme pour mieux assurer son équilibre, une magnifique siffleuse détache sa fine silhouette brune dans la grisaille du ciel de décembre; elle a choisi comme perchoir la brindille la plus haute. Les petits traîtres dans leur cage ont repris

leur concert interrompu sèchement par le coup de feu. La pauvre Mauvis, les ailes désunies par la mort, chute de branche en branche jusqu'à une fourche qui la retient par la tête, elle reste pendue. Le chasseur ne quitte pas son poste car une autre grive est peut-être sur le point de venir se poser, il risquerait de l'effrayer; il décide qu'avec l'aide d'une gaule il parviendra à récupérer son gibier avant de s'en aller. Pendant qu'il fait ce calcul, au-dessus de l'arbre, un corbeau décrit des cercles de plus en plus petits à des niveaux de plus en plus bas jusqu'à toucher les branches; lourdement sur l'une d'elles, il se pose et attend, pour replier complétement ses ailes, la fin de son balancement. Il est à deux mètres environ de la grive. C'est alors que commence une longue période d'observation: entre le corbeau et la grive, entre le chasseur et le corbeau.

On pourrait imaginer un dialogue semblable à celui que La Fontaine nous apprend à l'école communale dans sa fable: « le corbeau et le renard ». Ce qu'il advint vous l'avez deviné. Le corbeau avait bien calculé son coup, en moins de temps qu'il faut pour le dire, il s'empare de la grive morte et s'enfuit à la stupéfaction du chasseur qui reste sans réflexe. C'est la réhabilitation à nos yeux de cet oiseau qui, en cette circonstance, fut plus rusé que notre ami.

Une autre fois, il s'agit encore d'un amateur du poste, il a passé toute sa matinée comme dans un cachot. À chaque instant, il veut partir mais toujours quelque chose le retient: c'est peut-être maintenant que je vais réussir pense-t-il! Mais non, toujours rien. Brusquement, un coup de feu claque à l'extérieur; une gerbe de plombs crépite contre les tôles et les planches, toute la cabane est secouée. Pris de panique, le chasseur crie et se jette en vociférant hors de son abri. C'est alors qu'un autre chasseur penaud et confus à la fois se montre, s'approche et constate sa mésaventure: il vient de tirer sur une grive, mais sur l'un des appelants prisonniers dans sa cage...

Avant l'épizootie de myxomatose, le lapin était le gibier de base, maintenant la grive est devenue le gibier de consolation. La chasse à la grive a de nombreux amateurs, cependant beaucoup de chasseurs ruraux ne la pratiquent pas ou que tout-à-fait occasionnellement.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ces oiseaux et leur chasse mais changeons un peu et parlons de la Bécasse.

La Bécasse des bois (*Scolopax rusticola*) est souvent appelée « la Reine des bois ». Par une brumeuse journée d'automne, vous traversez un taillis humide que le vent commence à dépouiller de ses feuilles jaunies; soudain, au moment où vous vous débattez contre une ronce sournoise, un oiseau brun, gros comme une perdrix, s'envole tout près de vous, dans un bruit d'ailes rapide; il s'élève en zigzaguant parmi les branches et les troncs, c'est tout ce que vous avez vu de la bécasse.

Pendant le jour, cet oiseau reste caché dans les bois et se tient tranquille: dès qu'on l'approche, il se couche à terre, en rentrant le cou, pointant le bec vers le sol et reste absolument immobile; seuls ses gros yeux et son ouïe restent actifs. La Bécasse échappe à la vue grâce à ses couleurs de feuilles mortes. Le danger passé, elle continue à chercher sa nourriture en fouillant la couche de feuilles et de débris qui couvre la terre. Elle enfonce profondément dans la terre humide son bec délicat, elle sonde au hasard jusqu'à ce qu'elle sente un ver attiré à la surface par son piétinement saccadé. Au crépuscule, la Bécasse sort des fourrées et se rend dans les prairies voisines, dans les marais; elle aime les sols humides et frais coupés de fossés et de flaques d'eau boueuses. Elle ne retourne au bois qu'au petit jour. Toujours solitaire et insociable, vivant pour elle-même jusqu'à la période des amours... La Bécasse ne niche pas dans le Luberon; elle niche dans le Nord de la France et en montagne. C'est de Russie, de Finlande, d'Europe centrale que proviennent les bécasses qui passent chez nous, d'après les indications d'oiseaux bagués. Bien que la migration commence fin septembre, on peut voir les premières bécasses sur le Luberon dans la dernière décade d'octobre. Depuis plusieurs années, je remarque cette première présence à peu près à date fixe et toujours au même endroit. Elle hiverne chez nous suivant les humeurs du temps: lorsque le sol est pris par le gel ou recouvert de neige, ne trouvant plus de nourriture elle quitte notre contrée pour y revenir quelques jours après si la température se radoucit. Il faut dire que notre montagne peut lui offrir, par les contrastes de ses climats, les conditions qu'elle recherche. Les vents contraires arrêtent complètement le déplacement de cet oiseau qui préfère repartir le

vent en poupe. Les bécasses émigrent de nuit, aussi les fils aériens et les phares déciment-ils ces voyageuses.

Les chasseurs connaissent les points précis où la Bécasse s'arrête, toujours à la même place et savent qu'il est inutile d'explorer les hautes futaies sans buissons, les sous-bois envahis par les hautes herbes ou les régions sèches. Lorsqu'on la surprend, elle s'enfuit et les battements de ses ailes produisent un bruit très particulier qui fait penser à un chien mouillé qui se secoue.

Elle est chassée avec passion au chien d'arrêt ou à la passée; chez nous elle n'est pas attendue à la « croûle ». La Bécasse est l'objet d'une poursuite incessante de la part du chasseur, non seulement pour sa valeur gastronomique, mais aussi parce que sa chasse est un sport difficile et plein de poésie.

J'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois au cours d'une saison, des amateurs de cette chasse dont un qui m'a paru la connaître à fond. J'ai rarement vu ce chasseur bredouille au moment d'un passage. Nous nous rencontrons souvent, un peu après-midi, lorsque la fatigue commence à alourdir les jambes et que la passion n'est plus assez forte pour contenir la faim. À ce moment de la journée, la montagne est redevenue calme, seuls les « mordus » sont encore là inondés de nature et ivres d'air pur. Nos conversations restent sur le même sujet et nous prenons la parole chacun à notre tour, lui pour me justifier sa présence pour la chasse de la Bécasse au chien d'arrêt et moi-même pour le convaincre que la chasse du lièvre au chien courant est également un beau sport. Il a pour le servir deux chiennes bergers allemands: la mère pleine de calme et d'expérience, la fille pleine d'ardeur et de zèle. Il les emmenait toutes deux à chaque sortie jusqu'au jour où, la mère jalouse du fait que sa fille avait plus de promptitude qu'elle pour retrouver la bécasse morte et la rapporter à leur maître, se mit à bouder et se promit de ne plus se laisser faire. Elle se jeta sur le premier oiseau abattu puis, au lieu de le rapporter, elle partit à travers bois; elle ne revint qu'un moment après la gueule vide. Son maître eut vite compris qu'elle ne l'avait pas mangé; il lui fallut plus d'une heure pour retrouver son gibier encore qu'à force de commandements, sa vieille chienne prise de regrets consentit à l'aider. Elle avait tout simplement caché la bécasse sous un tapis de feuilles mortes.

On a beaucoup écrit sur la Bécasse, c'est un oiseau très particulier: ses mœurs et son comportement le rendent sympathique. Des chasseurs affirment avoir tué des bécasses qui fort probablement avaient été blessées antérieurement, leur plaie était soignée et pansée à l'aide d'un tampon fait de fibres végétales, de plantes et ceci même à des parties de leur corps inaccessibles avec leur propre bec. Ce qui laisserait imaginer qu'une autre bécasse aurait été l'infirmière; comment dire alors qu'elle est insociable!

Il existe également des témoignages oculaires sur le transport des poussins tels qu'on ne puisse en douter. Le procédé peut varier selon les circonstances et l'âge des poussins: sur le dos, entre les pattes, souvent avec l'aide du bec et de la queue car les doigts ne sont pas préhensiles. On a vu la mère revenir prendre successivement tous ses poussins.

Restons, si vous le voulez bien, sur cette image de la Bécasse en vol transportant, bien calé entre les pattes, son poussin de quelques jours. Elle l'emporte car, sans doute il était menacé par un ennemi; elle a senti à temps le danger: Était-ce un autre oiseau, un autre animal? Ou tout simplement l'homme dont la présence dans les bois s'accroît sans cesse et dont les manifestations toujours plus envahissantes et très orientées empiètent de plus en plus sur la vie des autres au point de la faire disparaître? Trouvera-t-elle un lieu plus sûr pour y déposer sa progéniture garante du maintien de son espèce? Ne sera-t-elle pas contrainte, à cause du même danger de repartir ailleurs? Ainsi de vol en vol, ne va-t-elle pas lâcher son petit et tomber elle-même un peu plus loin morte d'épuisement?

C'est sans doute de façon semblable que des espèces se sont à jamais éteintes. Combien d'autres encore vont subir le même sort dans les années à venir?

Nous devons prendre conscience de tout le poids des paroles de l'éminent naturaliste Jean Dorst: « *nous sommes, tous les êtres vivants, embarqués dans le même bateau* ».

Nous nous retrouvons sans conteste à un point crucial de notre histoire. Il aura fallu des dizaines de millénaires pour que l'humanité atteigne ses effectifs actuels; il suffira de trente-cinq ans pour que ceux-ci soient doublés. Alors nous nous demandons avec inquiétude si le bateau tiendra lorsque son équipage humain aura doublé; nous nous demandons avec anxiété si le bateau n'a pas pris l'eau déjà...

Je terminerai par cet appel que d'autres que moi ont lancé. Il s'adresse à tous les hommes de science et plus particulièrement à ceux qui sont parmi nous:

« Si l'homme n'a pas pris conscience de ce péril et n'en mesure pas les conséquences, s'il n'a pas compris que la défense de la nature n'est pas le propre de quelques biologistes protégeant des animaux rares, mais qu'elle constitue un problème beaucoup plus vaste, celui de l'exploitation d'un capital essentiel et du cadre où nous sommes appelés à vivre nous et nos enfants, si un aménagement bien conçu peut encore préserver ce capital et accroître d'une manière substantielle le revenu pour la satisfaction des besoins légitimes de l'homme, alors dites-le avec force, à chaque instant et en toute occasion, ne craignez pas de frapper l'opinion publique ni de gêner les responsables qui dirigent notre société! »

Longtemps nous voudrions voir encore ce grand-père conduisant en secret par la main son petit-fils jusqu'à la haie d'aubépine en fleur pour lui faire découvrir, discrètement, le nid de merle ou de grive doublé de mousse séchée abritant ses cinq œufs un peu verts parsemés de taches brunes, symboles de la vie.

BIBLIOGRAPHIE

GARAVINI E., 1962. *Mœurs, migrations et chasse de la Bécasse*, Éd. Crépin-Leblond, Chaumont (52), 190 p.

GEROUDET P., 1951. *Les passereaux d'Europe*, Delachaux et Niestlé, Paris/Neuchâtel, 2 tomes.